

Études littéraires



François Jost, *Essais de littérature comparée, II*, « Europeana », première série, Fribourg, Éditions universitaire; Urbana, University of Illinois Press, 1968, 431p.; Laurent Versini, *Laclos et la tradition; Essai sur les sources et la technique des « Liaisons dangereuses »*, Paris, Klincksieck, 1968, 796 p.

Réal Ouellet

Volume 2, numéro 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500083ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500083ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1969). Compte rendu de [François Jost, *Essais de littérature comparée, II*, « Europeana », première série, Fribourg, Éditions universitaire; Urbana, University of Illinois Press, 1968, 431p.; Laurent Versini, *Laclos et la tradition; Essai sur les sources et la technique des « Liaisons dangereuses »*, Paris, Klincksieck, 1968, 796 p.] *Études littéraires*, 2(2), 249–251. <https://doi.org/10.7202/500083ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

François JOST, *Essais de littérature comparée*, II, « *Europæana* », première série, Fribourg, Éditions universitaires ; Urbana, University of Illinois Press, 1968, 431 p. ;

Laurent VERSINI, *Laclos et la tradition ; Essai sur les sources et la technique des « Liaisons dangereuses »*, Paris, Klincksieck, 1968, 796 p.

On n'avait guère étudié, jusqu'à ces dernières années, le roman épistolaire comme sous-genre littéraire. Moins qu'une forme romanesque, c'est la pensée de Montesquieu, de Rousseau, de Laclos, ou le « tableau » d'une société qu'on cherchait dans les *Lettres persanes*, la *Nouvelle Héloïse* ou les *Liaisons dangereuses*. Mais depuis quelque temps, les études de Seylaz, Rousset, Pizzorusso, Testud, Thelander consacrées au roman épistolaire français¹, montrent que notre époque lui porte un intérêt particulier. Sans doute n'est-ce pas un hasard. Car la démarche de certains romanciers contemporains me semble fort apparentée à celle d'un Montesquieu ou d'un Rousseau pour qui la signification du monde ne nous est ni donnée *a priori* ni révélée globalement à la suite d'une patiente recherche : nous n'avons de l'univers que des visions fragmentaires ou déformantes ; il n'y a pas de poste d'observation privilégié pour connaître les hommes et les choses. Tout regard, toute conscience nouvelle crée un monde nouveau. Le roman épistolaire, en faisant de chaque correspondant un narrateur-acteur « situé » — pour employer une expression de Sartre —, nous donne des événements et des êtres ces multiples éclairages

successifs qui obligent le lecteur à reprendre l'œuvre sans cesse et à la reconstruire à sa mesure.

* * *

Des quatre essais du livre de M. Jost 2, je ne retiendrai ici que le plus long (pp. 89-179) intitulé « l'Évolution d'un genre : le Roman épistolaire dans les lettres occidentales ». Au dire de son auteur, « les études de genre et de formes » constituent l'un des « quatre points cardinaux à l'horizon circulaire du comparatisme » (p. 6). Et l'on sait par l'éloquent plaidoyer de M. Jost (« épilogue », pp. 312-341) que le comparatisme est la seule forme de critique littéraire valable 3.

² Les trois autres sont intitulés : « Un thème littéraire : de Thomas à Becket », « Romantisme : la Leçon d'un mot », et « la France littéraire en face de la Russie : Jalons d'une découverte ».

³ À l'intention du chercheur encore attardé dans les disciplines autres que la littérature comparée, M. Jost multiplie les mises en garde : « Le comparatiste s'est aperçu que toute tentative d'interprétation littéraire à un plan purement national conduit fatalement dans un cul-de-sac » (p. 327). (Pourtant, à la p. 325, on pouvait lire : « Le comparatiste [...] ne met aucunement en doute la valeur de cette critique au plan national. ») Mais est-ce bien servir la défense de la littérature comparée que de caricaturer ainsi ceux qui ne partagent pas sa « philosophie des lettres » : « Aux amateurs de plongées dans le sein du globe on peut rappeler que le mammifère, affamé de lumière, est plus alerte que l'invertébré, ami des ténèbres, que le singe semble plus malin que le lombric. [...] Les scaphandriers intellectuels du siècle où nous sommes remontent souvent à la surface avec des résultats qui relèvent surtout du pittoresque. Ils en sont venus à explorer les moindres recoins d'une biographie d'écrivain : on discute — pour donner un exemple, extrême si tel génie, la nuit de son trépas, a réellement toussé à deux reprises, ou si le bruit suspect est parti de la gorge de son garde-malade » (p. 324). Le lecteur, devra en prendre son parti ; M. Jost aime émailler son texte d'images empruntées à l'arsenal du parfait conférencier mondain : « Clarisse [...] demeure le modèle et la patronne des dactylos modernes » (p. 171) ; « avec Jean-Jacques, l'ère des apopexies touchait à sa fin, et dans les principaux pays d'Occident les romanciers inaugurent celle de la tuberculose » (p. 90) !

¹ Robert Adams Day a publié récemment une excellente étude sur le roman épistolaire anglais avant Richardson : *Told in Letters : Epistolary Fiction before Richardson*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1966.

M. Jost s'attache d'abord à la fortune et à la technique du roman épistolaire occidental de sa naissance à nos jours. Bien qu'il se défende d'« établir sans faille la fortune, en territoire européen, du roman épistolaire » (p. 106), il n'en tente pas moins la démonstration. Mais on ne voit pas très bien l'utilité d'aligner des dizaines de titres par page quand un appendice (pp. 380-402) fort bien fait reproduit un « essai bibliographique du roman épistolaire ». Et le lecteur se laissera-t-il convaincre facilement que la fortune du roman épistolaire au XVIII^e siècle tient aux seules raisons d'ordre psychologique (l'attente fébrile de la lettre apportée par le facteur !), historique (avant la parution du premier quotidien en 1777, la lettre est une source d'information privilégiée), littéraire (depuis Ovide, la tradition des Héroïdes) avancées par l'auteur ?

En apprendra-t-on davantage sur la technique du roman épistolaire ? Rien n'est moins sûr. M. Jost veut répartir les œuvres en deux grandes familles d'après la méthode utilisée par le romancier : « la méthode *passive*, ou *statique* ou *indirecte* — se réclamant davantage du genre lyrique — » et la « méthode *active* ou *cinétique*, *dynamique* ou *directe* — relevant surtout du genre dramatique » (p. 124). Chacun de ces groupes peut encore se diviser en trois sous-groupes : la méthode « statique » donnera naissance à des romans du type *Marianne*, *Werther* ou *Clinker* ; la méthode « cinétique » à des romans du type « portugais », *Bednye lyudi* (*Pauvres gens* de Dostoïevski) ou « Liaisons dangereuses ». Mais pour que cette classification eût quelque chance de constituer autre chose qu'une demi-douzaine d'étiquettes collées sur quelques centaines d'œuvres, il eût fallu s'attarder davantage à chacun des romans importants. « L'avantage du comparatiste, se

mouvant, en quelque sorte, dans l'absolu, écrit M. Jost, est de reconnaître la relativité de ces génies — non que son propre soit de distribuer lauriers et couronnes ; il désire bien plutôt mettre les œuvres dans un contexte universel et leur assigner une place, non plus à côté de concitoyens, mais dans la communauté des hommes » (pp. 325-326). On comprend dès lors le vif plaisir qu'a pris M. Jost à élaborer sa classification et à rejeter les œuvres indignes de figurer au palmarès des lettres occidentales⁴. Mais le lecteur désireux de recréer l'œuvre, de la reconstruire par sa lecture pour la faire renaître dans ce qu'elle a d'irremplaçable et d'unique, risque fort de ne pas utiliser la grille de M. Jost, d'autant plus qu'on ne lui épargne guère les affirmations gratuites et les généralisations abusives, dont voici quelques exemples :

« Dès sa naissance, le roman tendit vers le reportage, vers le documentaire [...] » (p. 97).

« Le roman, de tous les arts et de tous les genres littéraires, est demeuré le plus près de l'homme [...] » (p. 97).

« La confession : genre difficile à saisir en notre âge d'ignorance et d'indifférence religieuses » (p. 146).

Sur le roman épistolaire, le livre de M. Jost ne nous apporte guère, en définitive, qu'une excellente bibliographie.

* * *

Poursuivant un but beaucoup plus modeste, la thèse de M. Versini n'en apportera pas moins une pièce maîtresse pour la compréhension

⁴ Entre autres exemples les *Lettres de la Marquise* de Crébillon sont qualifiées de « roman incolore » (p. 148). Sur l'importance de cette œuvre on lira l'article de Jean Rousset intitulé : « la Monodie épistolaire : Crébillon fils » et publié dans *Études littéraires*, août 1968, pp. 167-174.

d'un des sommets du roman épistolaire, les *Liaisons dangereuses*. Plutôt qu'une « quête des sources », ou des influences, elle se présente comme une étude sur la tradition historique et littéraire dans laquelle s'inscrit le chef-d'œuvre de Laclos. Une telle recherche « permet d'éviter ce que la quête des sources peut avoir de décevant et de négatif, et d'adjoindre aux dettes certaines des rencontres qui s'expliquent aisément par un climat commun, par l'atmosphère d'une époque ou par des intentions voisines, et qui éclairent en retour l'univers de Laclos, sans qu'il soit pour autant prouvé qu'il ait lu tous les ouvrages cités » (p. 9). La table des matières nous donnera une bonne idée de l'enquête très vaste entreprise par M. Versini. La première partie de la thèse essaie de retracer la tradition historique et littéraire de « l'école des séducteurs » ; la seconde met en lumière « l'apprentissage de l'écrivain », aussi bien dans l'usage qu'il fait de la technique épistolaire que dans la langue utilisée ; la dernière partie, intitulée « les affinités profondes », tente de situer la pensée de Laclos par rapport à la philosophie de son temps — surtout celle de Rousseau.

Le lecteur trouvera-t-il trop longue cette minutieuse investigation des lieux communs et des sources attestant que les *Liaisons dangereuses* appartiennent bien à leur époque ? À trop s'attarder à « la chronique scandaleuse » ou aux idées pédagogiques de Rousseau et de ses contemporains, il risque d'oublier en chemin le roman. Mais personne ne s'en plaindra. Car si les 25 pages consacrées à « la chronique scandaleuse » ne nous font guère avancer dans l'étude des *Liaisons dangereuses*, la recherche des « affinités profondes » (pp. 435-631) constitue une synthèse fort riche de certains aspects de la pensée française au XVIII^e siècle.

Et l'analyse du style (pp. 311-425) — que M. Versini lui-même souhaiterait plus « approfondie » —, constitue, avec celle de Seylaz, Le Hir et Thelander, une base solide pour des recherches futures plus élaborées.

Avouerai-je que les réflexions consacrées à la technique épistolaire ne m'ont pas entièrement satisfait ? Si l'on trouve des pages fort convaincantes (pp. 290-297) sur les modifications dans l'ordre et la date des lettres, l'ensemble tourne un peu court et nous fait regretter que M. Versini n'ait pas poussé plus loin les réflexions de Rousset et de Seylaz. — Mais passons vite sur ce qui n'est peut-être qu'un caprice de lecteur et exprimons plutôt le souhait que M. Versini nous procure bientôt cette édition des œuvres de Laclos à laquelle il travaille.

Réal OUELLET

Université Laval

□ □ □

H. COULET, le Roman jusqu'à la Révolution, Paris, Colin, Coll. « U », 1967-1968, 2 vol., 560 p. et 284 p.

Sur l'histoire du roman français des origines au XVIII^e siècle il n'existait, jusqu'à ces derniers temps, que des ouvrages vieillis comme ceux de von Waldberg, Körting, Reynier, Le Breton et Servais Étienne (les études récentes de D. Dallas et de V. Mylne sont trop médiocres pour qu'on doive en tenir compte). Cependant, ces historiens s'étaient cantonnés dans un siècle. Aucun, rebuté sans doute par la tâche qu'un tel travail exigerait, n'avait tenté d'établir une synthèse en s'attardant à l'évolution du genre au cours d'une aussi longue mais si riche période. Certes, pareille synthèse se découvrirait dans les histoires de la littérature, mais